RANUCCIO BIANCHI BANDINELLI

Quelques jours avec Hitler et Mussolini

carnetsnord

Extrait de la publication

Quelques jours
avec Hitler et Mussolini

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Ranuccio Bianchi Bandinelli

Quelques jours avec Hitler et Mussolini

Traduit de l'italien par Dominique Vittoz

carnetsnord

Extrait de la publication

Titre original
Hitler e Mussolini. 1938. Il viaggio del Führer in Italia
© Eredi Ranuccio Bianchi Bandinelli
Ce livre a été imprimé pour la première fois en 1995
par Edizioni e/o.

© Carnets Nord, 2011 pour la traduction française
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris
www.carnetsnord.fr
ISBN : 978-2-35536-104-3

Extrait de la publication

Vendredi

Vu Mario et Silla. Premières impressions sur Mario surprenantes : grotesque et très laid. Il a une démarche de pantin, qu'il ponctue de ronds de cou et de hochements de tête obliques comme pour atténuer son aspect massif, mais le résultat est aussi gauche que sinistre. Il ferme les yeux, sourit, joue sans arrêt une comédie puérile. Il s'est arrêté devant la reproduction agrandie de la monnaie célébrant les ides de mars et s'y est attardé pour qu'on le remarque. Puis il a prononcé le nom de Brutus avec un sourire de commisération salué par les

rires des autres. Il se sangle trop la taille, ce qui lui confère une allure encore plus empruntée. Il a la présence antipathique de certains maquignons qui plastronnent, parce qu'ils se savent les plus finauds de la place et que leur portefeuille est bien garni. À première vue, Silla est moins repoussant. Une mise digne, soignée ; presque modeste. Frisant la servilité. Une personnalité à l'aspect subalterne, type contrôleur de tram. Le visage fané. En revanche, la mine de Mario, qui a la peau grasse, est gaillarde et luisante.

Ainsi commence le petit carnet où je m'étais promis de consigner chaque soir mes impressions de ces journées où j'accompagnerais Hitler dans les musées de Rome et de Florence. Mario, c'est Mussolini ; Silla, Hitler. La répugnance à prononcer et écrire leurs noms étant très fréquente à cette époque (en Italie, nous disions « lui » ou, comme dans le roman de Manzoni, « l'Innommé » ; les Allemands disaient

Extrait de la publication

« Emil », « Baedeker », etc.), j'avais choisi, je ne sais comment, ces pseudonymes ; peut-être parce que Mario commençait par un M et que Silla avait une terminaison féminine, en phase avec l'incertitude sexuelle du personnage. Mais avant de transcrire la suite de ce carnet, il me faut remonter un peu dans le temps.

Peu après la mi-mars 1938, alors que j'habitais à Florence et enseignais à l'université de Pise, je reçus un télégramme du ministère de l'Instruction publique, Direction générale des arts, m'appelant à Rome. Je répondis que je viendrais quelques jours plus tard, de façon à ne pas manquer mes cours. Je croyais qu'on me convoquait parce que j'avais participé à certaines controverses artistiques dans ma ville natale. Arrivé au ministère, avant de me présenter au rendez-vous, je passai voir deux amis en poste aux Beaux-Arts, les seuls fonctionnaires de ma connaissance dans cette administration,

Extrait de la publication

lesquels m'apprirent pourquoi on voulait me voir, en précisant que c'étaient eux, A. et B., qui avaient suggéré mon nom. Ils avaient sans doute cru m'être utiles par cette recommandation, qui m'obligeait à quitter la réserve systématique et obstinée que j'adoptais dans toutes les occasions officielles où se manifestait la faction dominante à l'époque, si bien que, de toute ma carrière d'enseignant, je n'avais jamais participé à la rentrée solennelle, refusant d'entendre les discours élogieux de mes collègues, par ailleurs respectables, mais incapables de résister aux sirènes des honneurs universitaires. Bref, armés des meilleures intentions du monde, ils m'avaient mis dans un beau pétrin. Et le fait qu'ils ne s'en étaient pas aperçus illustre la mentalité de l'époque. (Je préfère penser qu'ils n'avaient pas agi pour me compromettre moi aussi.)

On m'introduisit auprès d'un haut fonctionnaire, que je voyais pour la première fois, lequel m'expliqua que, eu

égard à ma connaissance de la langue allemande, à mes intérêts qui excédaient l'architecture – car on voulait confier cette mission à une seule et même personne – et enfin à ma « désinvolture mondaine » (je n'invente rien), il avait pensé à moi pour accompagner Hitler dans les musées, les galeries et les monuments de Rome et de Florence. Je me défendis aussitôt de posséder ce talent contestable, ou d'en être si peu doué qu'il disparaissait devant les personnes pour qui je n'éprouvais ni sympathie ni estime ; ce qui, en toute sincérité, était le cas du personnage en question, car beaucoup de mes amis et parents allemands avaient vécu des situations pénibles sous le régime nazi. J'imaginais que, dans un régime policier, une telle déclaration suffirait à me disqualifier en me désignant comme une personne suspecte ou du moins peu indiquée pour la mission proposée ; mais le dit régime policier me donnerait par la suite, et heureusement pour nous, d'autres preuves de sa désorganisation.

À cet égard, j'aurais pu adhérer aux critiques qu'un Himmler allait formuler.

Mais le haut fonctionnaire, qui tenait moins du fasciste fanatique que du fin connaisseur de spaghettis *all'amatriciana*, ne se formalisa pas.

« J'entends aussi ce que vous passez sous silence, répondit-il, mais il s'agit pour nous de présenter la culture italienne sous son meilleur jour et nous cherchons depuis des semaines un nom à proposer au ministère des Affaires étrangères, qui nous a sollicités. » Je citai alors des collègues qui connaissaient bien l'allemand, certains me paraissant tout à fait indiqués, y compris d'un point de vue politique. Mais leurs noms avaient déjà été évoqués et écartés. De sorte que je ne pus rien arracher de mieux que la promesse, sans grande valeur, qu'on essaierait de m'épargner cette corvée. Je ne fus donc pas surpris, huit jours plus tard, de recevoir une nouvelle invitation à Rome, cette fois auprès du chef de cabinet, lequel me vouvoya,

certes, mais selon les préconisations du régime, c'est-à-dire en employant la forme de politesse la moins déférente, et usa de manières nettement plus expéditives. Devant mes objections renouvelées, il me rétorqua que j'étais agent de l'État et que, dans ce cas, l'affaire pouvait se régler très vite : on m'avait demandé un service, mais on pouvait m'impartir un ordre. C'était un langage qui me convenait. À quoi bon objecter qu'il conviendrait de ne pas placer tout à fait sur le même plan un professeur d'université et un employé ministériel ? Qu'on m'adressât un ordre, je l'exécuterais. L'ordre arriva, daté du 2 avril, mais sous forme de lettre personnelle, pas de courrier officiel.

Je ne dirai pas comment je pris contact avec le ministère des Affaires étrangères pour obtenir le programme de ces journées, m'interrogeant sur l'opportunité de faire corriger la traduction en allemand dudit programme, si déplorable qu'elle en était comique ; ni

Extrait de la publication

comment les Affaires étrangères essayèrent de glisser dans le programme une petite rosserie pour l'illustre invité ; ni comment je courus les musées pour me rafraîchir la mémoire et calculer la durée des visites en fonction des créneaux du programme ; ni comment, sans autre explication, les directeurs des musées durent effectuer en urgence des travaux de réfection ou obtinrent enfin les bâchages qu'ils réclamaient depuis des années ; ni comment l'un d'eux, particulièrement contrarié par mon intervention qu'il n'avait pas sollicitée, en arriva à douter de la légitimité de la signature sur mon ordre de mission, document que j'avais eu la prudence de réclamer au cabinet ; ni comment se posa la question de mon habillement, car les Affaires étrangères tenaient pour acquis que j'étais au moins officier de la milice ; ni comment au dernier moment j'allai acheter à l'Union militaire l'uniforme fasciste le plus miteux et le fez le moins fanfreluché, uniforme et fez qui feraient leur petit effet parmi les

Extrait de la publication

tenues élégantes, les décorations et les tout nouveaux « képis à oiseau » des dignitaires fascistes et des ministres que j'allais côtoyer les jours suivants ; ni comment je démentis toute l'expérience psychologique de Cortini, le ministre chef du protocole, en refusant la décoration allemande qu'on devait me décerner de façon préalable, alors que, depuis deux semaines, le pauvre homme croulait sous les demandes, car chacun briguait une croix ou un aigle, si bien qu'il aurait voulu exposer ma photographie sur son bureau pour la regarder dans ses moments de désespoir et qu'il ne put s'empêcher de m'offrir, en souvenir de lui, un petit morceau de ces rubans honorifiques dont, tel un mercier, il détenait de gros rouleaux dans son tiroir : petit morceau de ruban qui par plaisanterie atterrirait dans le portefeuille de mon ami antifasciste Luigi Russo.

Ces menus faits serviraient peut-être à illustrer le mélange de désorganisation, d'envies mesquines et d'incompétences

qui, à l'époque, caractérisait les milieux ministériels. Mais la situation actuelle n'est pas si éloignée ni si différente pour que de tels souvenirs accèdent à la dignité de fait historique.

Je m'arrêterai plutôt sur les sentiments contradictoires, les réflexions et les mirages qui me traversaient, et cela non pour peindre un autoportrait, aussi piètre soit-il, mais parce que ces sentiments, ces réflexions et ces mirages me semblent relever des caractéristiques d'une époque, qui pour être des plus labiles ne sont pas les moins décisives. Ainsi mon expérience pourrait-elle contribuer à expliquer pourquoi, en période de dictature, il est si difficile d'éliminer par un attentat le dictateur ou l'usurpateur et pourquoi, en cas d'élimination violente, les conséquences politiques espérées ne sont pas toujours au rendez-vous.

Dès que la nouvelle de la visite d'Hitler en Italie fut officielle, Florence, où j'habitais, se transforma en un vaste chantier. Avant de repaver les rues,

Extrait de la publication

on rénovait le réseau des égouts qui attendait depuis longtemps par manque de fonds, ce qui faisait dire aux Florentins qu'on creusait les tranchées à l'approche des Allemands, ou encore – en jouant sur le double sens d'*asse*, ancienne monnaie romaine, mais aussi et surtout en la circonstance « axe » Rome-Berlin, tant vanté par le régime –, qu'on pratiquait des fouilles à la recherche de l'*asse* et qu'on l'aurait exhumé via dei Malcontenti (rue des Mécontents) ; on ravalait immeubles et palais, Dieu merci de façon peu durable ; on reprenait, hélas avec du ciment, les cimaises en marbre gris des parapets sur les quais de l'Arno, mutilant au ciseau la pierre érodée par le temps, comme si on avait honte que Florence ne présentât pas un visage de station climatique suisse et que de tels détails pussent sauter aux yeux d'un visiteur en voiture, de passage pour quelques heures. On restaura aussi la vénérable façade du Ponte Vecchio, ce qui peupla mes

Extrait de la publication

veilles nocturnes et, le sommeil venu, mes rêves de scénarios dans lesquels il semblait facile de lancer à travers ces ouvertures une ou plusieurs bombes au passage de l'invité, bien visible de l'extérieur. C'était pure fantaisie, mais cette galerie en effet, je le sus plus tard, avait donné du fil à retordre à la police nazie.

Au milieu de ces réflexions et de ces chimères, j'appris que j'étais désigné pour accompagner l'hôte officiel et que je maîtriserais les horaires de cette visite, de sorte que personne ne serait mieux placé que moi pour communiquer, voire fixer la minute exacte de son passage en un point donné ; et je sus avec certitude en regardant l'agenda prévu que notre *duce* bien-aimé serait presque toujours de la partie. Quelle fut alors ma réaction ?

Certes, si l'occasion se présenta jamais d'organiser et d'exécuter à coup sûr un attentat, double de surcroît, ce fut bien à ce moment-là. Un inconnu de l'entourage officiel, jugé au-dessus

Extrait de la publication

de tout soupçon parce que chacun supposait que les autres le connaissaient, allait côtoyer librement les deux dictateurs, s'asseoir avec eux à l'arrière de l'automobile, tandis que le colonel de l'escorte prendrait place à côté du chauffeur, et il aurait toute latitude pour établir le trajet du véhicule, voire ordonner qu'on ralentisse en chemin sous prétexte d'admirer un monument ou un panorama. Or cet individu, jamais la police ne se soucierait de le contrôler, pire, elle ne connaîtrait jamais son nom exact, lequel apparaîtrait jusque sur les programmes officiels sous la forme abrégée que j'avais communiquée.

Je vérifiai si mon domicile était surveillé ou si j'étais suivi : sans résultat. Dans les jours qui précédèrent la rencontre, je m'affichai en compagnie d'antifascistes notoires, rien moins que sur la Piazza Venezia et dans les restaurants des alentours : sans résultat. La police ne s'occupait pas de moi, pas même pour la forme. Tout était possible.

Mais j'étais un antifasciste théorique, sans directive politique, sans conviction précise, sans programme. Les antifascistes que je connaissais étaient sur le même modèle. Aucun d'eux, par exemple, ne connaissait ou, du moins, ne montrait qu'il connaissait l'existence d'un parti communiste clandestin, lequel, malgré les persécutions, avait gardé son réseau et ses dirigeants. Aucun n'avait de visée politique concrète. Beaucoup d'entre eux disaient en riant, quand ils apprenaient ma mission, que ce serait l'occasion rêvée pour un attentat. Mais personne n'y croyait. Personne ne savait, par exemple, que dans les mêmes semaines à Berlin, tout était prêt pour un putsch organisé par ces mêmes généraux et fonctionnaires qui, en définitive, attendraient le 20 juillet 1944 pour échouer misérablement dans leur tentative. Ces gens, comme les antifascistes théoriques italiens, ne savaient ni prendre une décision ni fixer un plan d'action ou un

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Composition et mise en pages : FACOMPO, LISIEUX

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
en juillet 2011

N° d'imprimeur : ••••••
Dépôt légal : septembre 2011
Imprimé en France

Extrait de la publication